Le VÉTéran

Société de conservation du patrimoine vétérinaire québécois

Volume 17 : Automne-hiver 2003

REMISE DE LA PREMIÈRE MÉDAILLE SAINT-ÉLOI

À l'été 1953, il y a donc 50 ans, lors de la journée vétérinaire tenue à Cowansville, le Collège des médecins vétérinaires de la province de Québec honorait un de ses membres en lui remettant sa première médaille de Saint-Éloi. Cette médaille venait d'être créée à l'occasion du cinquantenaire de fondation du Collège en 1902. C'était une idée des membres du Bureau des Gouverneurs. Le récipiendaire fut le docteur Joseph-Maxime Veilleux, directeur du service de la Santé des animaux de Québec Le président du Collège des médecins vétérinaire du Québec, le docteur Paul Villeneuve, lui remit cet honneur.

LA SOCIETE DE CONSERVATION DU PATRIMOINE VÉTÉRINAIRE QUÉBÉCOIS
Fondée en 1987

SES BUTS:

Permettre l'acquisition et le regroupement d'objets du patrimoine vétérinaire.

Promouvoir toute activité qui viser à faire connaître l'histoire et le patrimoine vétérinaire.

SON SIÈGE SOCIAL

a/s Faculté de Médecine vétérinaire
3200, rue Sicotte, C.P.5000
Saint-Hyacinthe, Qc J2S 2M2,

SON CONSEIL

Clément Trudeau, président.
Olivier Garon, secrétaire-trésorier.
Jean-Baptiste Phaneuf, archiviste.
Pierre Brisson, conseiller.
Mme Georgette Gélinas, conseillère.
Jean Flipo, conseiller.

LE VETéran

Le VETéran est le bulletin de la Société de conservation du patrimoine vétérinaire québécois.

Publié une ou deux fois l'an pour le bénéfice de ses membres.

Rédaction et mise en page: J.B. Phaneuf.

Collaboration : Membres du Conseil.

Photocopie: Photocopie Expert
Saint-Hyacinthe, Québec

Le VÉTéran : Volume 17 (2) 2003

Sommaire, page 2

Cours données à l'École ou à la Faculté de médecine vétérinaire conservés aux archives, page 3.

La médaille de Saint-Éloi : Son origine, ses premiers et ses derniers récipiendaires, page 4.

La construction à 50 ans d'intervalle, page 5.

Qui donc était le Dr Joseph-Maxime Veilleux, page 6.
Réponse à la question, page 10

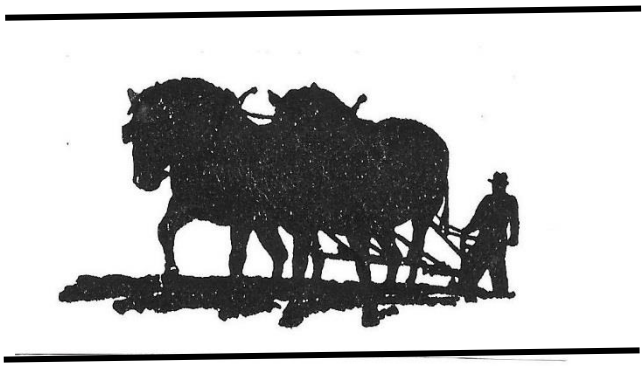
II : Le Service de la Santé des Animaux de Québec, page 11

Notre premier pathologiste aviaire, page 15.

Diagnostic maison de la mammite bovine , page 17

Un laboratoire de recherche sur les maladies des renards, page 18.

Vœux et pensées, page 19



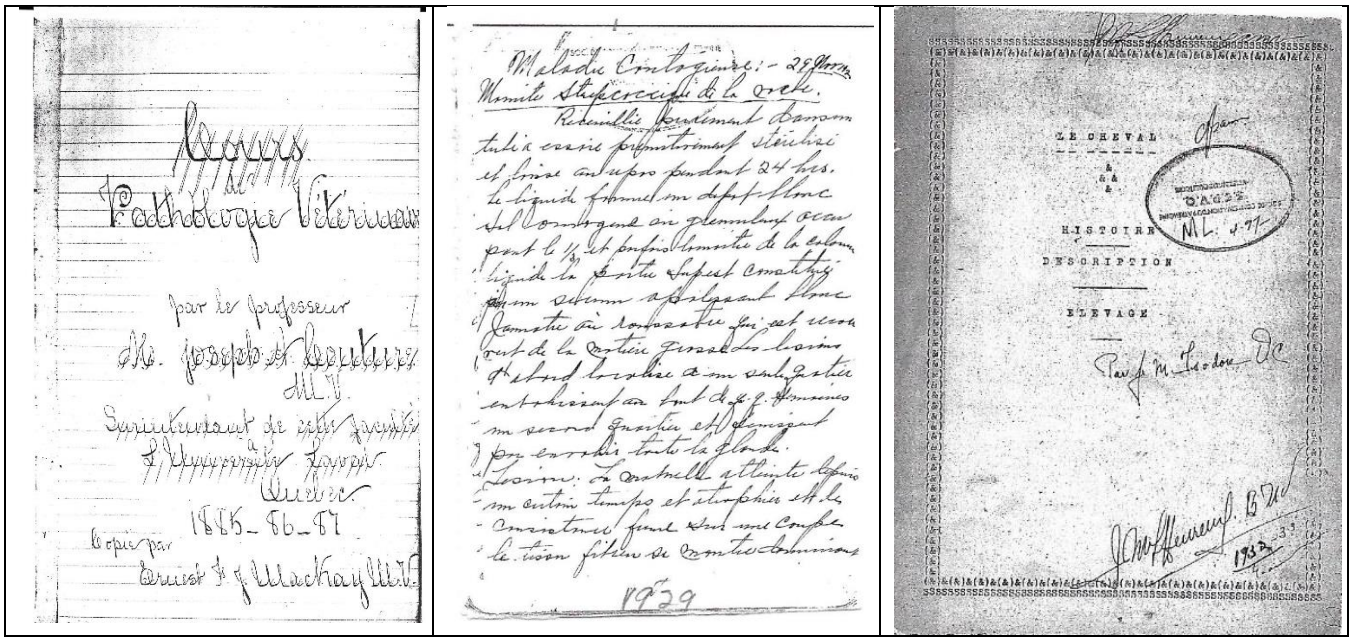
Les fonds des cours donnés à l'école ou à la Faculté de médecine vétérinaire

Par Jean-Baptiste Phaneuf

Au début des années 1960, le docteur Jacques Saint-Georges, secrétaire de l'École, lançait une invitation aux vétérinaires praticiens ou autres afin de créer une mémoire collective de la médecine vétérinaire. Il y a eu réponse et cette invitation s'est poursuivie depuis la création de la Société de conservation du patrimoine vétérinaire québécois (SCPVQ). En sorte que la Société possède actuellement des documents, des instruments ou des objets de toutes sortes qui ont servi aux médecins vétérinaires. Chaque donateur a son fonds bien identifié à ses initiales et au tampon de la société. Une liste de ses dons est continuellement mise à jour.

Parmi les objets reçus, il faut mentionner les cours, les notes de cours que les étudiants avaient en main. Ces notes de cours ainsi récupérées ont été identifiées selon le fonds et disposées ensemble et groupées selon l'année de leur publication. Il est donc possible de tracer les grandes lignes de l'enseignement qui se donnait à l'École.

Au tout début, ces notes de cours sont manuscrites c'est à dire que ce sont les notes que l'étudiant prenait en assistant à la leçon. La technique s'améliora. Dans les années 1930, commencent à apparaître des copies de cours préparées par le professeur selon la méthode alors en usage. Le « stencil » fut longtemps employé mais depuis plusieurs années il a cédé la place à la photocopie. Il faut signaler un cours des années 1980 constitué exclusivement de transparents illustrés de dessins



Un autre point se constate, c'est le soin que les étudiants donnaient à leurs notes. Les premiers manuscrits que nous avons sont d'une écriture magnifique, d'une orthographe bien fignolée; ils sont reliés en volumes et ils datent de l'École vétérinaire de Québec, en 1889. Par la suite, des cours ont été l'objet d'un peu moins de soins et ont été conservés dans leurs chemises originales. Dans les années 1940 et 50, ce sont des polycopies; elles ont été l'objet d'une reliure plus ou moins soignée. À noter, qu'au début des années 1960, des efforts étaient faits pour concrétiser l'enseignement par des diapositives. Le mot d'ordre était lancé: incroyable le nombre de diapos alors préparées et montées dans un cadre de métal de marque CENEI.

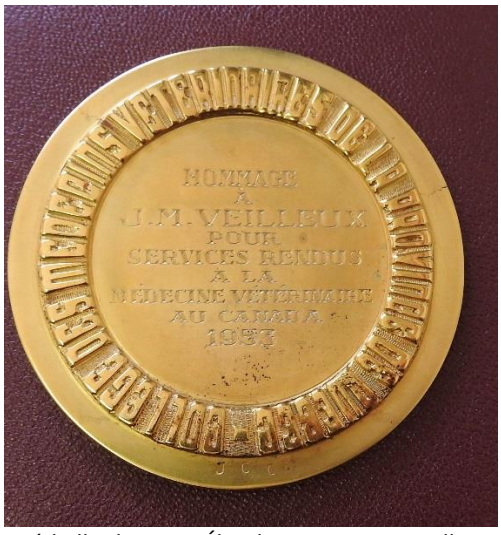
LA MÉDAILLE DE SAINT-ÉLOI

Sa création

Dans le but de commémorer le cinquantenaire de son incorporation, (1902-1952), le Collège des médecins vétérinaires de la province de Québec a créé, en 1952, une médaille qui sera décernée bi annuellement à un vétérinaire dont les œuvres seront jugées une contribution à l'avancement de la médecine vétérinaire.

La médaille est à l'effigie de Saint Éloi. Elle a été dessinée et exécutée par un artiste montréalais, monsieur Jean-Charles Charuest.

Médaille de Saint-Éloi



Médaille de Saint-Éloi du Dr Maxime Veilleux

Saint Éloi, qui fut un orfèvre de renom et le conseiller du roi des Francs, Dagobert 1er, est un des personnages les plus populaires du folklore français. Les miracles qui lui sont attribués témoignent de sa bonté généreuse qui s'est manifestée tant pour les animaux que pour les hommes. Parmi ses prodiges, la tradition rapporte celui qu'il fit après sa mort en 659, alors que sa haquenée devenue avec l'âge boiteuse et hargneuse, guérit subitement et s'amenda.

Ces hauts faits font de Saint Éloi un illustre confrère. C'est pourquoi l'École de Médecine comparée et de science vétérinaire de Montréal l'a choisi comme patron le 17 juin 1896. Depuis, son patronyme s'est étendu à toute la profession vétérinaire du Québec. (Tiré de C.J.C.M, vol 28, no 4, avril 1953.)

Les premiers récipiendaires :

Dr J. Maxime Veilleux en 1953	Dr Théobald Labelle en 1961
Dr F. W. Schofield en 1954	Dr Paul Genest en 1962
Dr Charles Mitchell en 1956	Dr Maurice Panisset 1964
Dr T. W. M. Cameron en 1958	Dr Laurent Choquette en 1968

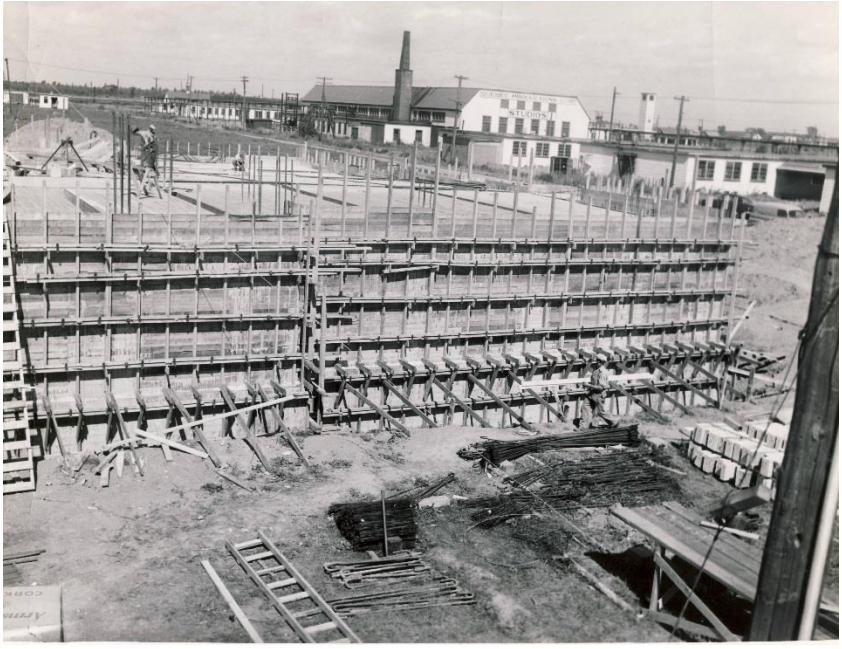
Les derniers :

Dr Patrick Guay en 1995	Dr J. Édouard Roy en 1996
Dr Gaston Roy en 1998	Dr Benjamin Simard en 1998
Dr Raymond S. Roy en 1999	Dr Pierre Lamothe en 2000
Dr Daniel Bousquet en 2001	Dr Norbert Bonneau en 2002

À LA FACULTÉ DE MÉDECINE VÉTÉRINAIRE

La construction

À



Échafaudage

CINQUANTE ANS

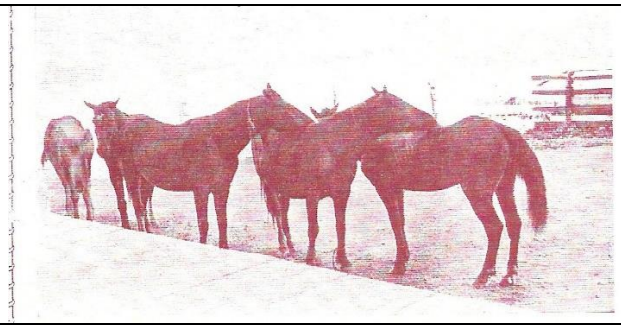
D'INTERVALLE

Grue

Question : À quel jeu jouent ces juments ?

Photo tirée de la page couverture d'un bulletin sur le cheval, publié par le ministère de l'Agriculture de Québec en 1932. (Photo de M. R. Busknell).

Réponse à la page 10.



Qui donc était le docteur J.-Maxime Veilleux

Par Jean-Baptiste Phaneuf

Lors de son brunch annuel du 1er mai 1994 à l'auberge des Seigneurs de Saint-Hyacinthe, la Société de conservation du patrimoine vétérinaire québécois recevait de l'Ordre des médecins vétérinaires, la première médaille de Saint Éloi, que ce dernier n'ait jamais accordée. Le docteur J.-M. Veilleux en avait été le récipiendaire lors de la huitième journée vétérinaire tenue à Cowansville en août 1953. Cette médaille, le Collège venait de la recevoir de madame Veilleux elle-même.

Plusieurs des personnes présentes avaient connu le docteur Veilleux, mais aux oreilles d'un plus grand nombre, ce nom, ne suscitait aucune résonnance.

« Qui donc était le docteur J.-Maxime Veilleux ? » (Photo de droite)

Né à Saint-Georges de Beauce en 1897, J.-Maxime Veilleux y fit ses études primaires et secondaires. Après une année d'études préparatoires, il entrait à Montréal à l'École de médecine comparée et de science vétérinaire, affiliée à l'Université Laval de Montréal. Il y obtint son D.M.V. en 1916.

Il ne tarda pas à retourner dans sa Beauce natale et la même année, il s'établissait à Lambton. Après quelques années, on le retrouvait à Saint-Joseph de Beauce; en 1920, un nouveau déménagement, cette fois il s'installait à Saint-Georges. Il s'y révéla d'une compétence remarquable et d'une habileté particulière en chirurgie, ce qui lui valut une renommée qui s'étendit non seulement à la Beauce, mais encore outre frontières, en Nouvelle-Angleterre.

En 1934, l'École vétérinaire d'Oka lui offrait un poste de professeur et là, malgré son enseignement, il voulut se recycler en refaisant ses sciences de base. Il s'y fit remarquer comme professeur de clinique, de pathologie chirurgicale et de maréchalerie. Quelques années plus tard, il était nommé directeur des études de la même institution.

Il acceptait, en 1937, la direction du service de la Santé des animaux que venait d'établir le gouvernement Duplessis, mais il gardait, à la demande des étudiants, sa charge de professeur à Oka. La première fonction devenant de plus en plus accaparante, il dut s'y consacrer entièrement.

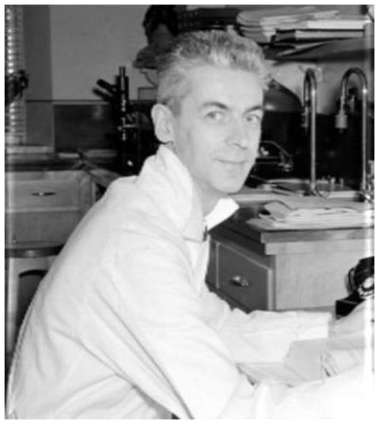
En 1943, il abandonna son enseignement à Oka.

Sous son directorat à Québec, se continua la collaboration avec le gouvernement fédéral pour le contrôle de la tuberculose bovine; se continuèrent également les programmes de vaccination contre le charbon symptomatique et la fièvre charbonneuse et le traitement contre la septicémie hémorragique; la vaccination contre la mammite à streptocoque chez la vache fut abandonnée en faveur de la palpation du pis qui permettait de classer les vaches en quatre catégories. La première catégorie était réservée aux vaches saines alors que la quatrième était pour les vaches fortement affectées qui méritaient d'être éliminées. L'ordre de la traite suivait l'ordre des catégories.

Il structura un programme de contrôle volontaire de la brucellose bovine où les vétérinaires praticiens, ont eu leur rôle à jouer. Il s'employa à combattre l'anémie infectieuse des chevaux qui, à la fin des années 1930, était une maladie importante et grave au Québec et demanda au docteur Maurice Panisset à Oka d'étudier la maladie. Il préconisa l'épreuve rapide de dépistage de la pullorose aviaire effectuée dans le champ par des praticiens.

Il eut à élucider cette affection qui au cours des années 1940, dans la région de Shawinigan et notamment dans la région d'Arvida au Saguenay, frappait les bovins. Elle s'avéra être un empoisonnement par le fluor, relié à la contamination des pâturages par la fumée des usines d'aluminium.

Témoin de ce genre de problèmes alimentaires qu'il observait de plus en plus fréquemment chez les animaux, il crut bon d'orienter les vétérinaires à l'emploi du gouvernement vers une médecine préventive dans le domaine de la nutrition et de l'alimentation. C'est ainsi qu'il offrit au docteur Joseph-Désiré Nadeau, diplômé de 1940, (photo du haut) de poursuive des études supérieures en nutrition et en alimentation à Ames, Iowa, une région d'intense production porcine. En agissant de la sorte, il fit d'une pierre deux coups. Il permit au Dr Nadeau de se familiariser avec les maladies du porc dont, par la suite, il fut le premier à être reconnu comme spécialiste au Québec.



Déjà cependant il avait favorisé les études supérieures du docteur Laurent Michaud et il avait obtenu que le docteur Édouard Doyon allât se spécialiser dans les maladies de la reproduction de la jument. Également il convainquit le docteur Paul Genest d'abandonner son poste d'enseignant à Oka (photo du bas) et de le suivre au service de la Santé des animaux à Québec où, tout en travaillant au laboratoire vétérinaire, il pourrait poursuivre des études supérieures à l'Université Laval. Le docteur Veilleux ouvrit un bureau à Montréal pour son spécialiste en pathologie aviaire et pour les vétérinaires fonctionnaires desservant cette région. C'est à lui que revient l'initiative d'un laboratoire vétérinaire à Québec en 1937, pour appuyer son programme de contrôle de la brucellose bovine et d'un laboratoire de recherches vétérinaires à Saint-Hyacinthe en 1947.

Lorsque je connus le docteur Veilleux, il n'était plus jeune puisqu'il avait près de quarante ans de carrière. De bonne stature, aux épaules larges mais un peu voûtées, il avait les cheveux grisonnants, son visage respirait le calme et ses yeux brun foncé pétillaient de lucidité et d'intelligence. Il parlait lentement d'une voix plutôt faible et l'on goûtait dans ses paroles les fruits d'une longue expérience. Il s'intéressait aux problèmes de la pratique vétérinaire privée et nombreux étaient les vétérinaires, ses anciens étudiants et ses collègues, qui le consultaient pour des problèmes rencontrés dans l'exercice de leur profession. Il était un conférencier apprécié et recherché.

Sa grande curiosité le faisait s'informer sur les divers problèmes, à la honte même de collègues et de collaborateurs plus jeunes. C'est ainsi que dans les années 50, il se fit le ténor de l'importance et des bienfaits des oligo-éléments. Il ne manquait de prendre connaissance de ce qui se publiait dans les différentes revues vétérinaires.

Permettez-moi de rappeler deux petits faits à l'appui de cette assertion. Un jour qu'il avait été consulté par le sous-ministre du temps sur un problème avec lequel, il n'était pas familier il voulut connaître l'opinion de ses subordonnés. La rencontre se tint un matin, vers 9 heures, dans le hall d'entrée de l'édifice de l'Agriculture, près

des portes des ascenseurs. Comme aucun des interlocuteurs n'exprimait d'opinion à son exposé des signes de l'affection observée chez un taureau de grande valeur, je l'entends encore dire au sous-ministre, « Je vais prendre des informations à Cornell. S'il le faut, je vais appeler à Weybridge ». Moi qui fus témoin de cette réponse, je me demandais ce que c'était Weybridge. Ce ne fut que quelques années plus tard, en feuilletant la revue *Veterinary Record*, que j'appris que Weybridge était l'endroit du laboratoire vétérinaire central de l'Angleterre.

Une autre fois, de passage au laboratoire vétérinaire de Québec, j'eus à répondre à l'appel d'un praticien aux prises avec une affection respiratoire peu commune et d'allure très grave chez des bovins, affection pour laquelle il avait consulté le Dr Veilleux. Mis au courant de ma visite à la ferme, ce dernier me demanda, au retour, ce que je pensais de l'affection. Lorsque je lui mentionnai qu'il s'agissait de lésions d'œdème et d'emphysèmes pulmonaires aigus, il me fit voir son intérêt pour le cas et me demanda de le conduire à la ferme afin d'apprécier « de visu » les manifestations cliniques de la maladie. Et le lendemain matin, en montant dans l'automobile, il me remit une copie dactylographiée d'un article, les photocopies étaient alors inconnues, paru plusieurs années plus tôt, dans une revue anglaise et qui rapportait justement quelques cas d'une affection semblable.

Le Dr Maxime Veilleux fut un excellent professeur à Oka. Cette photographie le montre avec le directeur de l'École de médecine vétérinaire, le Père Norbert et un groupe d'étudiants des années 1940

Le docteur Veilleux fut un mordu de sa profession. Il se faisait un devoir de prendre part aux congrès et aux journées vétérinaires que le Collège organisait à l'intention de ses membres. Il fut d'ailleurs président de cet organisme de 1949 à 1952. Après avoir été un des premiers membres de la Société de médecine vétérinaire fondée en 1942, il fut quelques années plus tard l'initiateur de la fondation d'une section de cet organisme dans la région de Québec. Il s'efforçait de prendre une part active aux rencontres qu'elle organisait. Il fut aussi membre de l'Association canadienne des médecins vétérinaires et de l'American Veterinary Medical Association (AVMA).

En 1942, l'honorable Adélard Godbout, premier ministre et ministre de l'Agriculture de la province de Québec reconnaissait ses mérites en lui accordant la décoration de l'Ordre du Mérite agricole; quelque dix ans plus tard, le Collège des médecins vétérinaires lui décernait sa première médaille de Saint-Éloi et, en 1961, l'École de médecine vétérinaire de la province de Québec, à l'occasion de son soixante-quinzième anniversaire de fondation, le reconnaissait comme professeur émérite.

Reconnaissance

Le docteur J. Maxime Veilleux, professeur émérite

Pour célébrer le 75ième anniversaire de fondation de l'École de médecine vétérinaire, en septembre 1961, les autorités de l'École ont voulu souligner les mérites de plusieurs anciens de l'Institution. Elles ont nommé professeur émérite un ancien professeur à Oka, le docteur J.-M. Veilleux. Le Dr Joseph Dufresne, directeur de l'École, remet le parchemin au Dr Veilleux.

Ses dernières années comme fonctionnaire apportèrent quelque ombre à son auréole. Son programme de contrôle de la brucellose bovine ne lui apporta pas tout le succès espéré et souvent il suscitait des démêlés avec des vétérinaires praticiens qu'il qualifiait de « bandits », parce qu'Ils avaient négligé un tatouage ou avaient mal suivi une recommandation. À la fin des années 1950, il voyait le gouvernement fédéral se charger définitivement du contrôle de la brucellose à la grandeur du Canada.

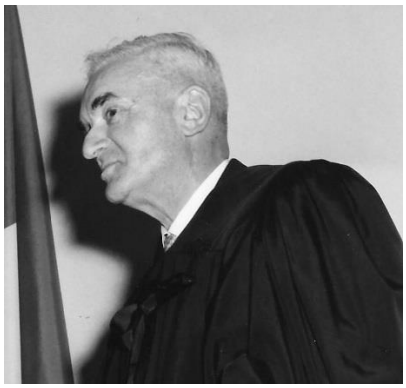
Les élections provinciales de 1960 portèrent au pouvoir le parti libéral et Jean Lesage, ce qui suscita l'émergence de collègues aux entrées mieux accueillies par le nouveau gouvernement, et la mise sur une tablette du Dr Veilleux. Il prenait sa retraite au cours des années qui suivirent. Il est décédé à Québec le 18 mars 1974 à l'âge de 77 ans.

Extrait d'un triptyque des directeurs du Service de la Santé des animaux.

Dr Joseph-Maxime Veilleux, D.M.V.

Premier directeur du Service de la santé des animaux
du ministère de l'Agriculture de la province de Québec

De 1937 à 1960



Réponse à la question de la page 5 :

Les chevaux se protégeant contre les œstres. En reposant leur tête sur le dos les uns des autres, ils peuvent éviter les attaques de deux sortes d'œstres, celles du menton et celles de la gorge.

II. Les premiers jalons du Service de la Santé des animaux : période de 1830 à 1923

L'action gouvernementale touchant l'art vétérinaire a tardé à se faire sentir au Québec. Il fallait d'abord produire et faire de l'élevage. Dès 1831 cependant, Joseph-François Perreault, qui avait fondé deux écoles élémentaires dans le faubourg Saint-Louis à Québec, publiait un feuillet intitulé: « Médecine vétérinaire ou enseignement des moyens de préserver la santé des animaux domestiques et de traiter ceux qui sont affectés ».

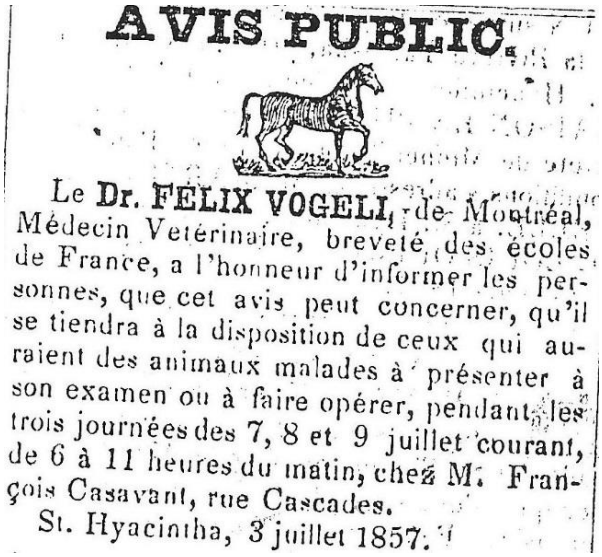
Au canal Histoire de la télévision, dans un film sur la médecine vétérinaire produit en 2001, par la compagnie Sagittaire Inc, le Dr Michel Pépin, historien de la médecine vétérinaire au Québec et commentateur dans le film, affirmait que dans la décennie 1840, trois médecins vétérinaires Écossais, ont exercé leur profession à Montréal. Quinze ans plus tard, on n'en faisait plus mention.

La deuxième information qui ait été publiée au Bas-Canada sur les maladies animales, revient vraisemblablement à Félix Vogeli, un vétérinaire français, diplômé de l'école nationale vétérinaire de Lyon, qui avait dû s'exiler aux États-Unis à la suite de la révolution qui éclata en France en 1852. Il était venu s'établir à Montréal au milieu des années 1850, d'où, en 1857, il venait offrir ses services à Saint-Hyacinthe. En 1859, il a publié une plaquette, « l'Almanach vétérinaire et d'économie rurale ».

Quelques années après la fondation de l'École d'Agriculture de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, le docteur Ludger Têtu, (photo de droite) un médecin à Rivière-Ouelle, qui avait étudié en France et avait été sensibilisé aux maladies animales, avait offert ses services à l'École d'Agriculture pour y donner « pro Deo et Patria », des cours de zootechnie et d'art vétérinaire. Il avait suscité une certaine reconnaissance de compétence auprès des autorités gouvernementale puisque le Conseil d'Agriculture qui venait d'être créé, décida, en 1869, d'accorder une prime aux trois sociétés d'agriculture qui auront les meilleurs étalons de la race de chevaux Canadienne. Il posa cependant la condition que la qualité et la pureté de la race devront être reconnues au jugement du Dr Ludger Têtu, considéré comme vétérinaire provincial par l'auteur du Cheval canadien et de M. J. Dawes.

C'était après que le gouvernement du Canada-Uni et la Chambre d'Agriculture, à la suggestion de François Perreault, agronome et député de Richelieu, accordèrent un montant de 300.00$ au Dr Duncan McEachran, diplômé de l'école vétérinaire d'Édimbourg, pour la fondation d'une école vétérinaire à Montréal, le Montreal Veterinary College (MVC), affilié à l'Université McGill. Le MVC vécut quelque 36 ans puisqu'il ferma ses portes en 1902.

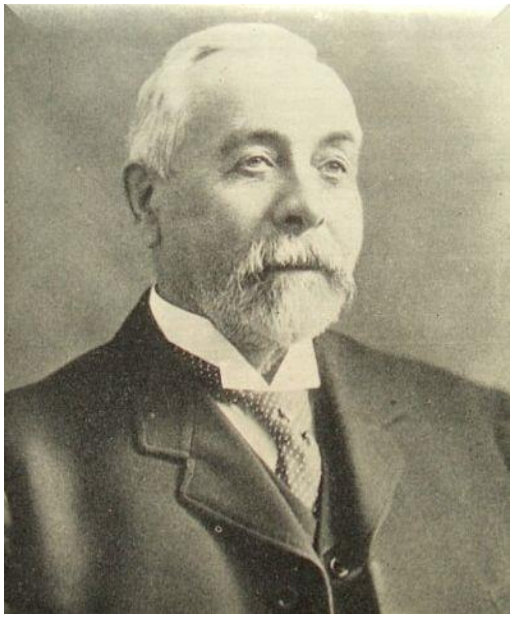
Ce n'est qu'en 1886, 20 ans après la fondation du MVC et un an après celle de l'École de médecine vétérinaire de Québec du Dr Couture et celle de l'École de médecine vétérinaire de Montréal, école dite de Bruneau et affiliée à l'université Victoria de Cobourg - les deux ont duré environ dix ans - que le docteur Victor-T. Daubigny, diplômé de la section française de ce même MVC, fonda l'École vétérinaire française de Montréal, affiliée à l'Université Laval à Montréal.



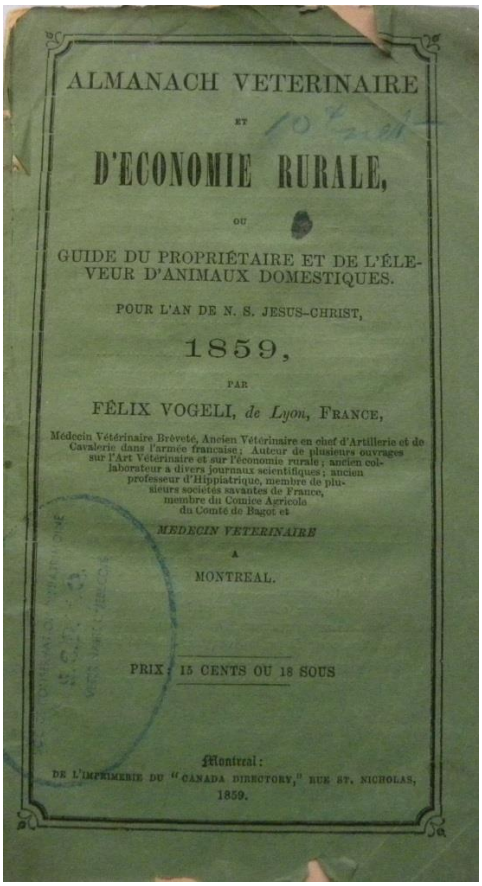
AVIS PUBLIC.

Le **Dr. FÉLIX VOGELI**, de Montréal, Médecin Vétérinaire, breveté des écoles de France, a l'honneur d'informer les personnes, que cet avis peut concerner, qu'il se tiendra à la disposition de ceux qui auraient des animaux malades à présenter à son examen ou à faire opérer, pendant les trois journées des 7, 8 et 9 juillet courant, de 6 à 11 heures du matin, chez M. François Casavant, rue Cascades.

St. Hyacintha, 3 juillet 1857.



Dr Duncan McEachran, fondateur de la première école vétérinaire au Québec : Le Montreal Veterinary College. Il est l'initiateur de la station de Quarantaine de Lévis.



ALMANACH VETERINAIRE

ET

D'ECONOMIE RURALE,

OU

GUIDE DU PROPRIÉTAIRE ET DE L'ÉLEVEUR D'ANIMAUX DOMESTIQUES.

POUR L'AN DE N. S. JESUS-CHRIST,

1859,

PAR

FÉLIX VOGELI, *de Lyon*, FRANCE,

Médecin Vétérinaire Breveté, Ancien Vétérinaire en chef d'Artillerie et de Cavalerie dans l'armée française; Auteur de plusieurs ouvrages sur l'Art Vétérinaire et sur l'économie rurale; ancien collaborateur à divers journaux scientifiques; ancien professeur d'Hippiatrique, membre de plusieurs sociétés savantes de France, membre du Comice Agricole du Comté de Bagot et

MEDECIN VETERINAIRE

A

MONTREAL.

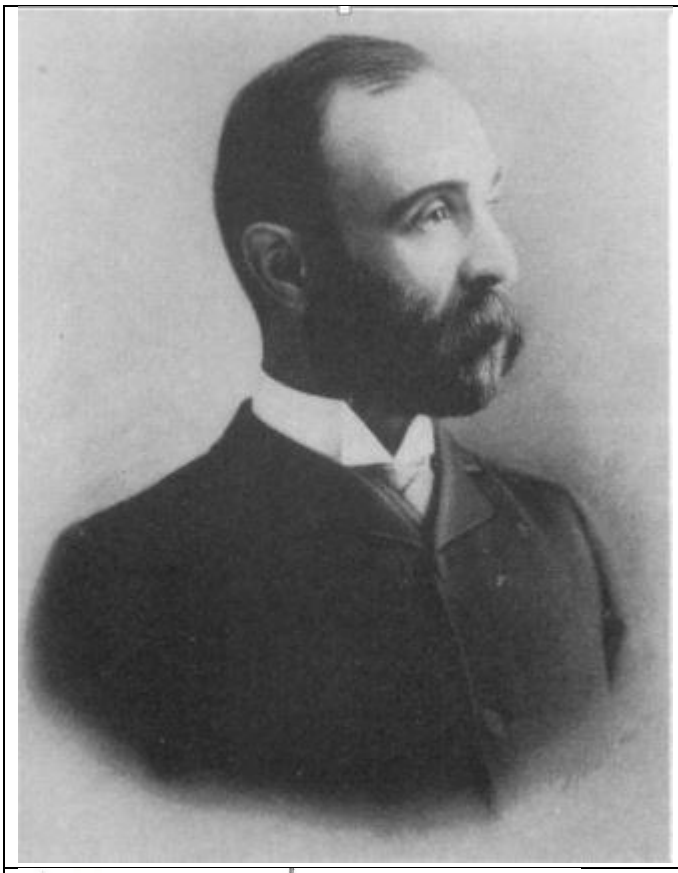
PRIX : 15 CENTS OU 18 SOUS

Montreal:

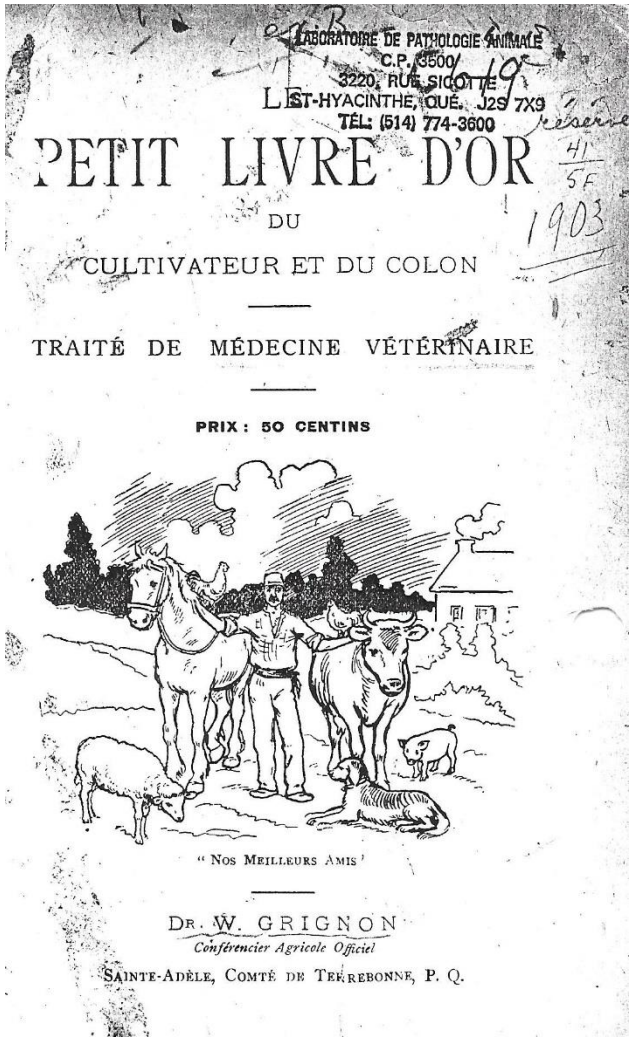
DE L'IMPRIMERIE DU "CANADA DIRECTORY," RUE ST. NICHOLAS,

1859.

Dr Victor-Théodule Daubigny, diplômé du Montreal Veterinary College, section française. Il est le fondateur de l'École vétérinaire française de Montréal.



Dr Joseph-Alphonse Couture :
Combattant des Féniens, zouave pontifical,
Diplômé du Montreal Veterinary College,
Directeur de la Station de quarantaine de Lévis,
Fondateur de la société des éleveurs de bovins et chevaux Canadiens.



LABORATOIRE DE PATHOLOGIE ANIMALE
C.P. 3500
3220, RUE SIGOTTE
ST-HYACINTHE, QUÉ. J2S 7X9
TÉL: (514) 774-3600

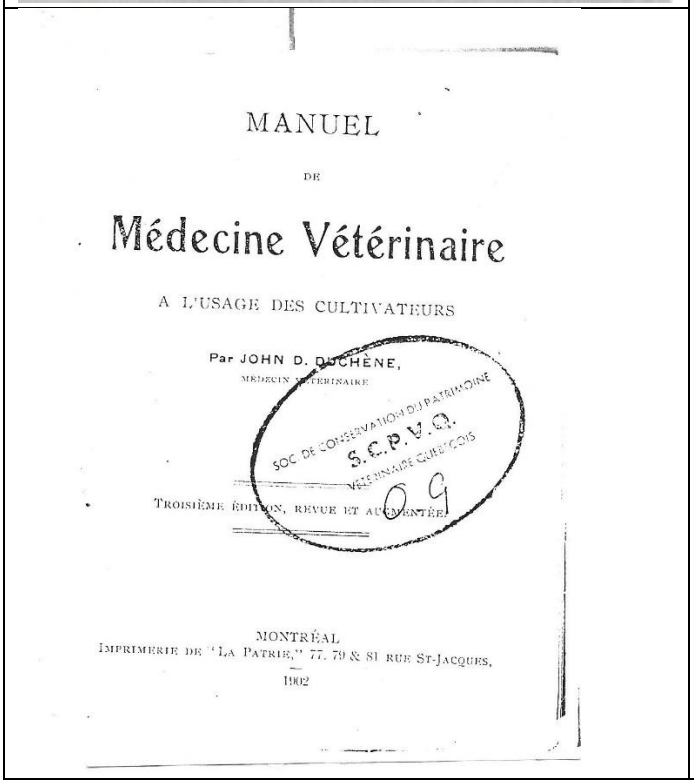
PETIT LIVRE D'OR
DU
CULTIVATEUR ET DU COLON

TRAITÉ DE MÉDECINE VÉTÉRINAIRE

PRIX : 50 CENTINS

"Nos Meilleurs Amis"

Dr. W. GRIGNON
Conférencier Agricole Officiel
Sainte-Adèle, Comté de Terrebonne, P. Q.



MANUEL
DE
Médecine Vétérinaire
A L'USAGE DES CULTIVATEURS
Par JOHN D. DUCHÊNE,
MÉDECIN VÉTÉRINAIRE

SOC. DE CONSERVATION DU PATRIMOINE
S.C.P.V.Q.
VÉTÉRINAIRE QUÉBÉCOIS

TROISIÈME ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE

MONTRÉAL
IMPRIMERIE DE "LA PATRIE," 77, 79 & 81 RUE ST-JACQUES,
1902

Cette école eut comme président-fondateur le docteur P. Lachapelle, également fondateur de l'Hôpital Notre-Dame de Montréal. Les autres membres du conseil étaient tous des médecins professeurs attachés à l'école de Médecine de l'université Laval à Montréal. Elle reçut également l'appui de fonds du gouvernement de Québec. Elle deviendra quelque dix ans après sa fondation, l'École de Médecine comparée et de science vétérinaire.

Vers 1890, la Commission d'Agriculture voulut découvrir chez les éleveurs les chevaux qui répondaient encore aux caractères de la race Canadienne et il chargea le docteur Couture, vétérinaire en chef du ministère de l'Agriculture, de mener la recherche. Le docteur Couture était un des premiers diplômés du Montreal Veterinary College où il avait été chargé d'enseignement à la section française, et il occupait depuis 1879, la direction de la Station de quarantaine de Lévis. En 1885, le gouvernement l'avait appuyé de ses fonds lors de la fondation de l'École vétérinaire de Québec.

À la fin du XIXe siècle, l'École vétérinaire française de Montréal était fort jeune; les vétérinaires étaient peu nombreux et ils étaient concentrés dans les villes; les conférenciers agricoles avec quelques journaux agricoles dont certains furent éphémères, étaient, pour les habitants et les cultivateurs, les seules sources de renseignements. Ce mode d'information fut la façon de faire du gouvernement de la province. Des particuliers comme le Dr D. Duchène à Québec, et le Dr W. Grignon, M.D., conférencier agricole, publièrent à l'intention des cultivateurs des guides d'information sur les maladies animales.

Peut-être avez-vous entendu parler de la Pharmacie vétérinaire du docteur Grignon de Mont Laurier, propriété, en 1938, du Dr Louis-Marie Grignon, diplômé en 1914 de l'École de Médecine comparée et de science vétérinaire, et frère de Claude Henri Grignon, écrivain. Ce n'était cependant pas lui qui en avait été te fondateur, mais plutôt son père, le Dr Wilfrid Grignon, M.D. Ce dernier, après ses études médicales, était allé exercer son art au Nouveau-Brunswick. Le curé Labelle, promoteur de la colonisation dans les Pays d'en Haut à la fin du XIXe siècle, avait réussi à le convaincre de revenir au Québec et de s'établir dans cette région, à Sainte-Adèle. Et il l'avait fait nommer conférencier agricole. Les conférenciers agricoles étaient des personnes engagées et payées par le Conseil d'Agriculture et chargées d'instruire les habitants sur les méthodes de culture et d'élevage. Outre le Dr Wilfrid Grignon, il y eu O.E. Dallaire, qui de professeur passa conférencier agricole avant de devenir secrétaire du Conseil d'Agriculture et directeur de l'École de Laiterie de Saint-Hyacinthe.

Le docteur W. Grignon, conférencier agricole bien connu, s'était rendu compte des problèmes de maladies animales rencontrés par ses auditeurs. Pour leur venir en aide, il avait fondé, en 1897, une pharmacie où ils pourraient se procurer des médicaments pour animaux. Non seulement leur donnait-il des conseils appropriés lors de ses conférences, mais encore mit-il à leur disposition un guide de renseignements « LE PETIT LIVRE D'OR du cultivateur et du colon et traité de médecine vétérinaire » dans lequel il mentionnait plusieurs maladies, en détaillant leurs signes et donnant le traitement approprié.

À la fin du XIXe siècle, à Québec, soucieux d'informer les cultivateurs sur les maladies animales, le docteur John-Duncan Duchène publia une plaquette sur les maladies animales, laquelle avait pour titre: « Manuel de médecine vétérinaire à l'usage des cultivateurs » dans lequel il décrit quelques maladies des principales espèces animales domestiques, cheval, bovins, moutons, porcs et volailles. Cette plaquette connut le succès puisque plusieurs éditions en furent tirées, la dernière l'étant en 1923. Ce vétérinaire, un des premiers diplômés de l'École vétérinaire française de Montréal, et premier président, en 1902, du Collège des médecins Vétérinaires du Québec, était vraisemblablement proche du gouvernement, puisque c'est lui que ce dernier déléguait comme son représentant aux examens des étudiants de l'école de médecine vétérinaire dans les années 1920.

Ce n'est qu'au début du XXe siècle que graduellement les divers services du Ministère de l'Agriculture se sont substitués au Conseil d'Agriculture.

Notre premier pathologiste aviaire

Depuis fort longtemps, la volaille a constitué un élément important de la production domestique au Québec. En fait foi, les maladies qu'on observait dans ces élevages et dont fait la description le docteur John Duchène dans son Manuel de médecine vétérinaire (1902). De même, le docteur W. Grignon, M.D., conférencier agricole, qui parcourait les Pays d'En Haut pour l'instruction des colons sur les méthodes de culture et d'élevage, dans son Petit livre d'or du cultivateur et du colon en 1903, à quelques propos sur les maladies des volailles et leur traitement.

C'est au milieu de la deuxième décennie du 20 siècle, dans le rapport du ministre de l'Agriculture au Lieutenant-Gouverneur, qu'apparaît un nouvel item, le service d'Aviculture, créé en 1914. Le ministère se rendait compte que l'élevage des volailles pourrait être une intéressante source de revenus pour les cultivateurs, et il comptait les sensibiliser à sa pratique. Et c'est par ce service qu'il comptait les convaincre de cette pratique, le directeur en était le Frère Liguori, Trappiste, assisté de M. L. Picard. Ils eurent recours à divers moyens pour atteindre leur fin: stations avicoles, instructeurs avicoles, expositions, incubation coopérative des œufs et même distribution d'œufs pour incubation.

Dès 1922, le même directeur, dans son rapport, mentionne que l'importation de sang neuf pour l'amélioration des oiseaux a favorisé également l'introduction de maladies nouvelles. Plus d'une maladie des volailles sont encore assez difficiles à déterminer. Souvent même les médecins vétérinaires se déclarent incapables d'en faire le diagnostic, cela faute de laboratoire. Dans tout le Dominion, il n'y a qu'un seul laboratoire pathologique pour la volaille à la station expérimentale fédérale à Ottawa. Cela l'amène à demander au ministre fédéral de l'Agriculture à établir au Québec, dans un endroit central, un semblable laboratoire pathologique où le cultivateur pourrait envoyer un spécimen de ses oiseaux malades.

L'année suivante, dépendant du Conseil d'Agriculture, était organisée sur une nouvelle base, une division de médecine vétérinaire sous la responsabilité du Dr J.-A.-E. Bédard, qui venait de décrocher un diplôme de l'École vétérinaire d'Alfort. Le premier rapport de cette division ne fait aucune allusion aux maladies des volailles. Mais dès l'année suivante, il rapporte le diagnostic de trois cas de tuberculose chez la volaille; le rapport de 1930-31 mentionne des injections contre la diphtérie. Ce même rapport fait cependant par de l'engagement d'un spécialiste des maladies des volailles, dans la personne du docteur George H. Rajotte.

Ce dernier était un des premiers diplômés de la faculté de Médecine vétérinaire de l'Université de Montréal, en 1921, il était allé s'établir en pratique privée à l'Assomption où il avait fait du travail pour la division de médecine vétérinaire du Ministère. En 1930-31, est engagé par cette même division, comme spécialiste des maladies aviaires. Un pathologiste aviaire au Québec dès 1931. Est-ce croyable? Avait-il fait des études spécialisées dans le domaine? Nous nous sommes posé la question sans trouver une réponse explicite. Mais en 1931, demandé comme conférencier à un dîner-causerie organisé par le Collège, le Dr George H. Rajotte répond au Dr Labelle qui lui demande le sujet de sa conférence qu'il va parler de l'enseignement vétérinaire au Cornell Veterinary College. Peut-on conclure qu'il y avait poursuivi des études de spécialiste? C'était vraisemblable.

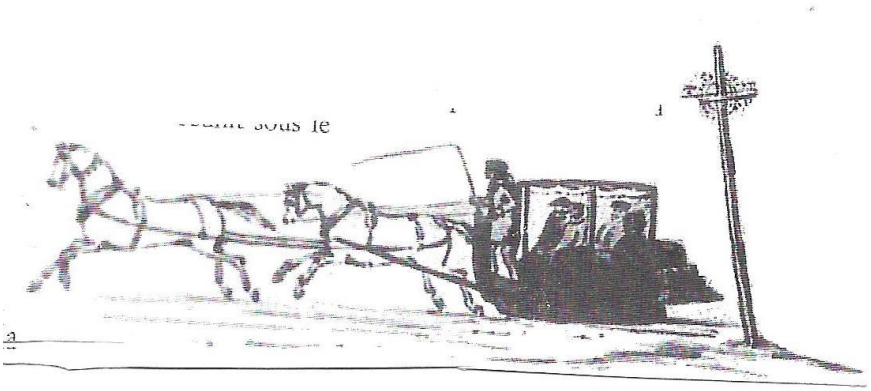
La preuve, nous l'avons trouvée quelques années plus tard. A la suite de la création du service de la Santé des animaux, un comité d'experts agricoles avait suggéré un programme d'action pour le nouveau service, programme qui avait été soumis au Bureau des Gouverneurs. Ce dernier, dans ses commentaires, ne manque pas de souligner l'abus qu'on fait du terme de spécialiste attribué entre autres au docteur George H. Rajotte. Et le Dr Veilleux de donner une réponse personnelle au Bureau: le Dr George H. Rajotte a une longue expérience des maladies aviaires, et dans son dossier au ministère à Québec, il y a la preuve que Dr Georges Rajotte a fait des études dans ce domaine à Cornell.

Les années qui suivirent, les rapports du Ministre de l'Agriculture au Lieutenant-Gouverneur font mention de travaux chez les volailles. L'action du spécialiste se fit sentir par des conférences aux cultivateurs intéressés à l'aviculture, par des consultations, des enquêtes, des visites à la ferme où se pratiquaient des autopsies, etc. Le rapport de 1935, mentionne l'exécution de plus de 900 tests sérologiques pour le dépistage des oiseaux porteurs du bacille de la diarrhée blanche. Cette maladie semble avoir fait son apparition au Québec quelques années auparavant, au point de susciter l'intérêt des vétérinaires qui, en février 1928, assistaient à une conférence du Frère Gabriel, nouveau diplômé vétérinaire, sur la diarrhée blanche, et de susciter un contrôle de la part de la division de l'aviculture. Les instructeurs avicoles étaient chargés de prélever les échantillons de sang, qui étaient expédiés à des laboratoires de sérologie. Il y en avait plusieurs dans la province, dont un au Collège Macdonald, à l'école de Médecine vétérinaire à Oka (Dr Rosell), et même à Sainte-Anne-de-la Pocatière.

À la suite des élections de 1936 et la création du service de la Santé des animaux en 1937, l'action du pathologiste aviaire continua de s'intensifier, cette action se faisait-elle à partir de Québec? Nous ne le savons pas. Mais dans une directive adressée aux vétérinaires, aux agronomes et aux instructeurs avicoles, en 1938, le docteur J.-M. Veilleux, directeur du service de la Santé des animaux, annonce l'ouverture d'un laboratoire d'autopsies pour les volailles, au 2204 de la rue Visitation à Montréal, dont le directeur est le Dr Georges H. Rajotte. "Les aviculteurs peuvent y envoyer des oiseaux atteints de maladies contagieuses". Dans les cas graves, le Dr G. H. Rajotte peut aller faire enquête.

À partir de 1941, le docteur Gérard Lemire (Cornell 1936), professeur à Oka, se retrouve au service de la Santé des animaux où il s'occupe de pathologie aviaire et fait des efforts pour vulgariser auprès des médecins vétérinaires le test rapide de dépistage à la ferme de la diarrhée blanche. Il sera bientôt assisté du docteur Benoit Galarneau (Mon. 1941). Que devient alors le Dr G. H. Rajotte? Nous l'ignorons. Serait-il passé au Collège Macdonald? Les recherches sur ce point sont à venir. Il est décédé à Montréal le 21 novembre 1957 à l'âge 58 ans.

Jean Baptiste Phaneuf



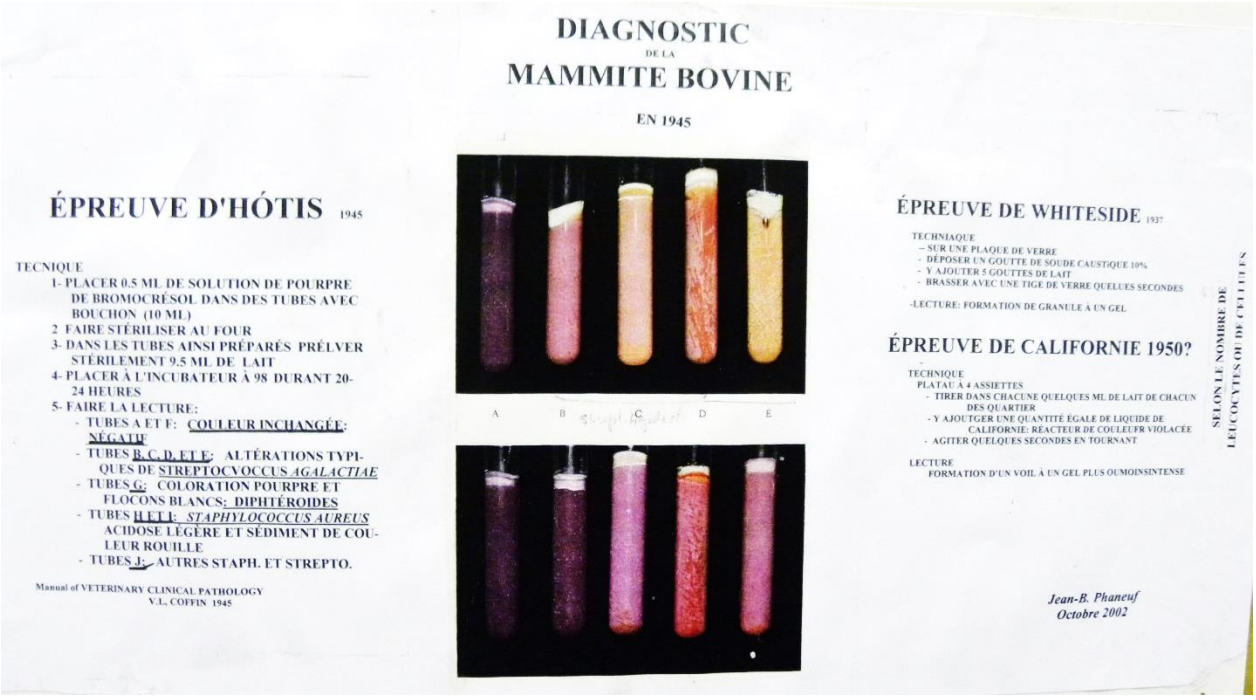
Diagnostic bactériologique maison de la mammite bovine

Dans le temps, la principale cause de la mammite bovine était *Streptococcus agalactiae* et c'était une maladie contagieuse. La démonstration de cet organisme était donc un élément important du diagnostic de la maladie. Le recours au laboratoire était loin d'être facile. Hotis avait développé un moyen simple qui permettait de se faire une assez bonne idée de la santé d'un troupeau. C'était d'avoir recours à la technique à laquelle il a laissé son nom.

Il s'agissait d'avoir recours à des tubes de verre de 10 ml à bouchon vissé sur un support de 40 tubes et d'y verser 0.5 cc d'une solution de pourpre de bromocrésol, le tout était stérilisé au four de la cuisine. Lors de l'examen après palpation du pis qui révélait la qualité de la glande mammaire, après le rejet des premiers jets de lait, de remplir quatre tubes avec le lait des quatre trayons. Et ainsi, le lait de tous les quartiers était prélevé.

Les tubes remplis stérilement étaient placés dans un incubateur maison une boite métallique dotée d'un thermomètre et chauffée à l'aide d'une ampoule électrique qui maintenait la température autour de 98°F pour une durée de 12 à 15 heures. (Photo de droite)

Et les tubes étaient examinés (voir la photo du bas). La présence de *Streptococcus agalactiae* se caractérisait par l'acidification du contenu qui devient jaune et par la présence sur la paroi intérieure du tube de points jaunes, colonies bactériennes. *Streptococcus ibéris* et le staphylocoque coloraient les tubes en jaune-brun et les tubes négatifs restaient inchangés.

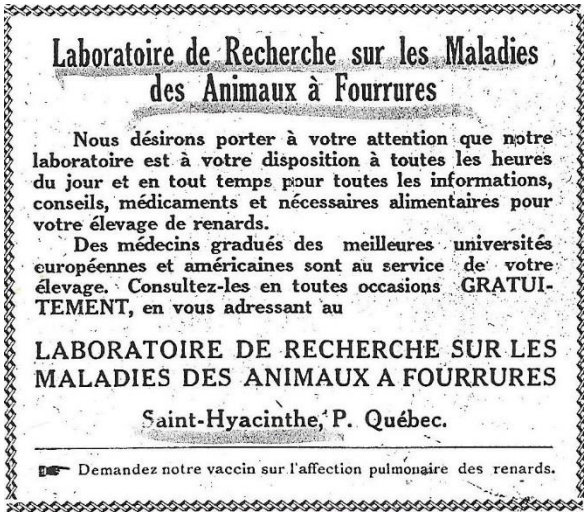


Un laboratoire de recherche sur les maladies des animaux à fourrure à Saint-Hyacinthe

Vous ne le saviez pas? En 1934, Saint Hyacinthe avait l'avantage d'avoir son laboratoire de recherches sur les maladies des animaux à fourrure. Les éleveurs de renards étaient invités à soumettre des animaux morts ou mourants. On procédait à des nécropsies, ce qui permettait d'observer et de connaître les maladies qui sévissaient dans les renardières. On pouvait par la suite donner aux éleveurs des conseils sur les moyens à prendre pour prévenir ces maladies.

Et qui était responsable de ce laboratoire? Nul autre que le docteur Jose M. Rosell, ce médecin espagnol qui en 1929 avait accepté le poste de professeur de bactériologie à l'École de médecine vétérinaire d'Oka. Il s'était intéresse à la mammite bovine, à la pathologie aviaire et aux examens de laboratoire, au point de susciter la calomnie de certains collègues. C'est d'ailleurs ce qui le força à délaisser Oka pour l'École de Laiterie à Saint-Hyacinthe, en 1934. Il mit donc son expérience au service de ce laboratoire sur les maladies du renard.

Et le docteur Rosell (photo de droite) prit son rôle à cœur, puisque la même année, il pouvait donner des moyens de contrôler certaines maladies du renard. Et l'année suivante, il entreprenait un voyage en Europe pour visiter des élevages s'informer des problèmes et des maladies qui s'y rencontraient.



Laboratoire de Recherche sur les Maladies des Animaux à Fourrures

Nous désirons porter à votre attention que notre laboratoire est à votre disposition à toutes les heures du jour et en tout temps pour toutes les informations, conseils, médicaments et nécessaires alimentaires pour votre élevage de renards.

Des médecins gradués des meilleures universités européennes et américaines sont au service de votre élevage. Consultez-les en toutes occasions GRATUITEMENT, en vous adressant au

LABORATOIRE DE RECHERCHE SUR LES MALADIES DES ANIMAUX A FOURRURES

Saint-Hyacinthe, P. Québec.

Demandez notre vaccin sur l'affection pulmonaire des renards.

Ce laboratoire était situé au 20 de la rue Saint-Denis qui débouche juste en face du Marché Centre. Le bâtiment est disparu, il a été remplacé par l'édifice de La Sauvegarde. Ce numéro 20 de la rue Saint-Denis, était également le siège de La Revue des éleveurs de Renards dont le rédacteur était alors le docteur Rosario Rajotte. C'était aussi son bureau. Il allait bientôt être nommé instructeur pour le service des Animaux à fourrure du ministère de la Colonisation, dont le directeur était Johan Beetz, ce pionnier de l'élevage du renard au Québec. Le docteur Rajotte fut le fondateur de l'Association des éleveurs de renards des Cantons de l'Est.

À TOUS LES MEMBRES

DE L'ASSOCIATION

JOYEUX NOËL

ET

BONNE ET HEUREUSE

ANNÉE 2004

Pensées

TOUS LES HOMMES LOUENT LE PASSÉ ET BLÂMENT LE PRÉSENT ET SOUVENT SANS RAISONS. Ils sont tellement férus de ce qui a existé autrefois, que non seulement ils vantent les temps qu'ils ne connaissent que par les écrivains du passé, mais que, devenus vieux, on les entend prôner encore ce qu'ils se souviennent d'avoir vu dans leur jeunesse.

La première, c'est qu'on ne connait jamais la vérité tout entière sur le passé. On cache le plus souvent des évènements qui déshonoreraient un siècle, et quant à ceux qui sont faits pour les honorer, on les amplifie, on les raconte en termes pompeux et emphatiques. La plupart des écrivains se laissent le plus souvent subjuguer par le succès des vainqueurs que, pour rendre leurs triomphes plus éclatants, non seulement ils exagèrent leurs succès mais diminuent la résistance des ennemis vaincus, en sorte que les descendants des uns et des autres ne peuvent s'empêcher de s'émerveiller devant de tels hommes.

La seconde raison, c'est que les hommes ne haïssent que par crainte ou par envie.

Tiré de : Le Prince et autres textes, livre second, page 207 de Machiavel, édition Folio.

« Quoi que soit qui t'arrive, cela t'était préparé de toute l'éternité, et l'enchaînement des causes avait filé ensemble toujours et ta substance et cet accident ».

Marc Aurèle, Pensées pour soi-même, Volume page 56, Classique Garnier